

FRANÇOISE LABORDE

MUETTE

Quand ma mère
me rendait folle



Extrait de la publication

Jean-Claude Gawsewitch



MUETTE

DU MÊME AUTEUR

Les Mammouths et les Jeunes Lions. À la recherche de la deuxième droite, avec Jean-Luc Mano, Belfond, 1990.

Des sœurs, des mères, des enfants, avec Catherine Laborde, Éditions Jean-Claude Lattès, 1997.

Dix jours en mars à Bruxelles, Ramsay, 2000.

L'Homme du 18 juin 2002, avec Stéphane Bugat, Ramsay, 2002.

Pourquoi ma mère me rend folle, Ramsay, 2002.

Ma mère n'est pas un philodendron, Fayard, 2003.

Pas de panique, maman est là !, Fayard, 2005.

C'est encore mieux à 50 ans !, Fayard, 2007.

Ça va mieux en le disant !, Fayard, 2008.

Une histoire qui fait du bruit, Fayard, 2011.

Ne vous taisez plus !, avec Denise Bombardier, Fayard, 2011.

Françoise Laborde

MUETTE

Quand ma mère me rendait folle...

Jean-Claude Gawsewitch Éditeur

© Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2013
130, rue de Rivoli
75001 Paris
www.jcgawsewitch.com
ISBN : 978-2-35013-404-8

1993

Cassée la voix

Il y a vingt ans, ma mère a eu les premiers symptômes de la maladie d'Alzheimer. Il y a vingt ans, j'ai commencé à perdre ma voix. Elle perdait la tête, et je restais sans voix. Elle devenait folle, je devenais muette.

C'est un sujet dont je n'arrive pas à parler... Et j'en ai toujours honte.

C'est arrivé brutalement et au pire des moments : pendant un direct à la télévision.

Subitement, et sans que rien m'y prépare, j'ai senti que ma voix « partait ». Elle se voilait, devenait rauque, blanche, ténue. J'ai cru que je n'arriverais pas à finir ma phrase. Je pensais que plus aucun son n'allait sortir de ma bouche, je m'entendais perdre le contrôle. Mon souffle devenait court, saccadé ; mon rythme cardiaque s'emballait ; le rouge me montait aux joues. Et

Muette

plus je forçais sur ma voix pour continuer à parler, plus elle se dérobaît, me trahissait, me manquait... Je me sentais prise de vertige, au bord de l'évanouissement, mon cerveau s'affolait comme un oiseau en cage. Ce jour-là, j'ai cru que j'allais disparaître, comme ma voix.

Qu'est-ce qui a pu se produire en moi cette première fois ?

J'étais sur le plateau de France 3 où je travaillais désormais. Nous venions d'apprendre que Pierre Bérégovoy venait de se tirer une balle dans la tête. C'était le 1^{er} mai 1993. Peu avant le journal de 19/20, une dépêche de l'AFP annonçait son suicide, ou sa tentative... Alors qu'il ne faisait guère de doute sur le fait qu'il n'avait pas survécu, je devais aller en plateau dresser un portrait de cet homme qui était sans doute déjà mort et dont le corps était rapatrié par hélicoptère vers l'hôpital du Val-de-Grâce.

En toute hâte, j'avais griffonné sur un bout de papier quelques dates sur sa vie, quelques faits marquants sur sa personnalité, sa carrière, afin de trouver les mots pour broser de lui un portrait aussi vrai et sensible que possible. C'est en parlant de ce destin si singulier que la voix, ce jour-là, m'a manqué pour la première fois.

Subitement, au détour d'une phrase, ma voix s'est brisée. Je n'ai pas compris d'abord ce qui

Cassée la voix

m'arrivait. J'étais comme absente, témoin impuissant de mon propre naufrage. Mon esprit analysait ce fait objectif : je n'étais plus en état de parler. Je ne pouvais pas dominer ce tremblement et la panique m'a envahie. C'est un peu comme quand on est au-dessus du vide et que l'on souffre de vertige : j'étais interdite devant ce néant qui s'ouvrait. La tête me tournait pendant que s'imposait cette évidence : je n'arriverais pas à finir de lire mon texte, j'allais être obligée de me taire.

Je voyais l'œil interdit de ma consœur qui présentait le journal... Elle ne comprenait pas ce qui m'arrivait et sans doute était-elle surprise de voir que je ne pouvais dominer mon trouble... Mais elle n'en a rien laissé paraître. La règle pendant un direct, c'est qu'on enchaîne, quoi qu'il arrive. J'ai raccourci mon texte, sauté à la conclusion de mon papier, et le journal a continué.

Pourquoi ce déferlement émotionnel à propos de la mort de cet homme que, certes, j'avais eu l'occasion de croiser, mais avec lequel je ne me sentais pas d'affinité particulière ? Pourquoi ce suicide me touchait-il plus que je ne l'avais imaginé ? Quel écho avait en moi le destin tragique de cet homme qui avait tout conquis depuis son entrée en politique ? Pierre

Muette

Bérégovoy, c'était le succès du « Petit Chose », l'homme qui avait surmonté l'adversité, qui était devenu ministre de l'Économie puis Premier ministre avec un CAP d'ajusteur. L'homme dont on raillait la vanité, alors qu'il était sans doute surtout complexé par ses origines... et ce complexe de Pierre Bérégovoy ne venait-il pas du fait qu'il se sentait imposteur ? Était-ce là le parallèle avec moi ?

Le 1^{er} mai 1993, c'était aussi le jour de mon anniversaire, de mes quarante ans. Quelle était mon imposture à moi qui était dévoilée ce jour-là ? Moi qui parlais à la télévision et qui n'arrivais pas à finir mes phrases ?

« D'où tu parles », nous dit Lacan... De quelle partie obscure de mon inconscient sortait cette voix de petite fille apeurée ? Pourquoi toute mon expérience de journaliste habituée des plateaux de télévision ne me servait-elle à rien ?

J'ai mis du temps à le comprendre (et le fait de l'avoir compris ne m'a pas guérie), mais je sais que c'est lié. Ce 1^{er} mai 1993, mon fils venait d'avoir trois mois. Mon bébé, mon amour, l'enfant que je n'aurais jamais dû avoir, l'enfant que j'avais fini par arracher au destin, à l'adversité...

Car ma vie ne devait pas être celle d'une mère de famille. Cette couronne-là n'était pas pour

Cassée la voix

moi. Mon avenir, mon présent, mon passé me commandaient de rester ce pur produit de l'esprit souhaité par mes parents, ni tout à fait fille ni tout à fait garçon, et surtout, surtout, pas « mère » ! Ce n'est évidemment pas un hasard si j'avais eu toutes les difficultés du monde à le devenir, au prix de multiples démarches, de nombreuses interventions.

Voilà pourquoi je ne pouvais plus parler publiquement. J'avais usurpé un titre que je ne devais pas porter. J'étais devenue une mère. C'est donc que j'avais volé une place qui n'était pas la mienne, j'étais en imposture.

Après cet épisode, chaque fois que je me retrouvais à l'antenne, je redoutais la bouffée d'angoisse et de stress. C'était incompréhensible. Jamais je n'avais eu le trac. Bien au contraire, j'avais toujours fait partie de ceux qui s'expriment avec aisance en public, qui savent prendre la parole. Jamais lorsque j'étais élève au conservatoire je n'avais manqué ni de souffle ni de voix. Jamais pendant mes années de reportage je n'avais été impressionnée par la taille des studios de TF1 ou les directs pendant la guerre d'Irak. Et subitement, j'étais dévastée par des pics émotionnels que je ne pouvais contrôler.

Muette

Voilà, c'est là le premier parallèle avec Alzheimer, la honte de son état, l'incrédulité de l'entourage.

Je n'ai jamais avoué, et encore moins admis, que depuis vingt ans, au détour d'une phrase, pendant une réunion, ou au moment où je dois parler, je suis prise d'un malaise que j'ai fini par identifier comme étant une « phobie vocale ».

L'autre mot pour le nommer est encore plus chic, on parle de « dysphonie spasmodique ». C'est un trouble de la parole qui, à la différence du bégaiement, n'apparaît pas dans l'enfance, mais au contraire à l'âge adulte. Après, semble-t-il, un choc, le plus souvent émotionnel. Les premières victimes en sont des femmes autour de quarante ans. Et comme pour la maladie d'Alzheimer en son temps, la phobie vocale est encore taboue.

Comment arriver à exprimer ce qu'est justement la fin de l'expression ? Comment arriver à faire ressentir cette humiliation suprême ? La voix qui se casse, c'est l'incapacité à contrôler ses émotions ; c'est comme se promener nue... C'est comme s'oublier... C'est une régression enfantine, comme si peu à peu sa propre image s'effaçait au profit d'une autre qui prend le contrôle. C'est au fond assez proche de ce que l'on présente comme un phénomène de possession

Cassée la voix

dans les films d'horreur : l'irruption de l'enfant qui pleure, de cet enfant que nous avons tous été et qui vit toujours au fond de nous. C'est cet enfant qui brusquement prend possession du présent et soudain s'avance, publiquement.

La voix qui meurt, c'est incompréhensible pour qui ne l'a pas vécu.

Qui, en effet, pourrait s'imaginer qu'une femme expérimentée, mûre, ayant burlingué se retrouve tétanisée par le son de sa propre voix ?

Moi-même je ne comprends pas pourquoi.

Pourquoi subitement, au détour d'une phrase, alors que je suis en train d'exposer mes idées, ma voix se casse ? Pourquoi je me mets subitement à chevroter, à hoqueter ? Je suis ridicule, pitoyable, pire encore... On va croire que je triche, que je mens, que je fais du cinéma. On va se moquer de moi, et si je ne réussis pas à me maîtriser, on va dire que j'ai bu ou pris de la drogue. Personne ne peut imaginer que c'est involontaire, que c'est une maladie.

Moi-même, je n'avais jamais rien lu sur ce type d'accident. En cherchant sur Internet, je me suis rendu compte que le seul site qui en parle est celui de la mutuelle de l'Éducation nationale, qui le considère comme une maladie professionnelle pour tous ces pauvres professeurs qui n'arrivent plus à se faire entendre.

Muette

En dehors des professeurs, seul un acteur semble avoir souffert de ce trouble, c'est l'immense Jacques Weber, dont je lis dans une critique théâtrale sur le site ArtistikRezo.com, qu'il a traversé les mêmes affres :

« ... Jacques Weber connaît un succès retentissant en incarnant le personnage de Cyrano dans la mise en scène de Jérôme Savary en 1983 [...] Un rôle capital qui est pour lui l'occasion de réaliser un rêve d'enfant [...] Un rêve qui [...] vire au cauchemar, le comédien s'abîmant dans le jeu jusqu'à épuisement du corps et extinction de la voix : "Tout s'est disloqué. Je ne contrôlais plus ce qui se passait dans la machine, le cerveau hésitait." Phénomène impensable [peut-être en réponse à une situation impensée dictée par un double désir d'enfant] – la même année, Jacques Weber accueille la naissance de son premier fils. Une "phobie vocale" qui sanctionne l'histoire en sectionnant la corde sensible, laissant alors l'acteur, submergé par une émotion à la puissance étourdissante, sans voix... »

Alors, comme ça, lui aussi ! J'ai un élan de sympathie envers cet homme et suis intriguée par le fait qu'il a été frappé par ce handicap à la naissance de son enfant. Moi aussi, je me suis retrouvée « submergée par une émotion à la

puissance étourdissante » après la naissance de mon fils aîné.

Ce que j'ai ressenti alors dépassait de loin tout ce à quoi j'avais été préparée. Jamais je n'avais anticipé une telle révolution, un « big-bang » affectif et sensoriel. Je me remémore cette période de ma vie comme une suite ininterrompue d'émotions. J'avais le cœur au bord des lèvres et les larmes dans les yeux à tout instant. Il me semble que je ne faisais que ça : pleurer, transpirer, suinter, dégouliner par tous les pores de ma peau. Les sensations étaient amplifiées, décuplées. La soif, la faim étaient modifiées par une sentimentalité dont je ne me croyais pas capable. Je n'étais que ressenti, humeur... Une image, une musique, une photo, une odeur, tout me parlait à l'âme.

Après cette première alerte en 1993, j'ai été sur mes gardes. Afin de ne pas me laisser envahir par le stress, j'ai trouvé quelques astuces pour parler à l'antenne. Je n'utilisais plus le « prompteur » qui permet de lire, par un jeu de miroir, un texte écrit défilant devant l'objectif de la caméra. Car cet exercice, en accentuant la mise à distance, favorisait l'arrivée de mon trouble. Plutôt que de lire un texte que j'avais rédigé, il valait mieux que j'improvise en direct. Ainsi, j'étais concentrée sur les idées, sur l'effort de mémoire et je pouvais

Muette

maîtriser mes émotions. Il fallait que le cortex cérébral (qui réfléchit, analyse, comprend et garde ses distances, lui !) reprenne le pas sur le cerveau reptilien (soumis aux émotions, aux instincts, à l'animalité, un primaire, quoi !).

Un jour, j'ai découvert les bienfaits des bêta-bloquants – ces médicaments qui calment les battements cardiaques – et, dès lors, je n'ai plus jamais franchi les portes du studio sans être sous médicament.

Mais le trouble s'est aggravé encore, et s'est manifesté en dehors des plateaux de télévision. Il m'arrivait dans certaines réunions, même en petit comité, d'être saisie par la phobie et d'être obligée de me taire. Et chaque défaillance en appelant une autre, je me retrouvais tétanisée à l'idée de communiquer avec plus de deux personnes à la fois. Il fallait que je prenne un cachet avant chaque entretien, sinon j'étais plus perdue et démunie que si je m'étais présentée toute nue.

Quand j'oubliais de prendre mon médicament à temps, j'étais tellement inquiète, tellement furieuse contre moi, que la colère ne faisait qu'amplifier le vertige...

C'est ce qui m'est arrivé le dimanche 13 août 2000, alors que je présentais le journal de 20 heures sur France 2. L'actualité était terrible :

Cassée la voix

le naufrage d'un sous-marin russe, le *Koursk*, avec à son bord 118 jeunes gens coincés au fond des eaux glacées de l'Arctique, en mer de Barents, au nord de la Norvège.

Nous ne savions pas grand-chose de la catastrophe... Après que deux explosions eurent été enregistrées, le bateau avait coulé, lors de manœuvres militaires. L'amiral de la flotte du Nord avait ensuite annoncé que le *Koursk* avait été retrouvé par cent deux mètres de fond. Nul ne connaissait le sort des sous-marinières et les Russes étaient particulièrement discrets sur ce point, mais il y avait des survivants. Ils s'étaient manifestés en tapant sur les parois. Combien étaient-ils dans cet état ? Impossible de le savoir.

Évidemment, nous étions suspendus au sort de ces jeunes gens prisonniers de leur cercueil de fer, ballottés par les courants marins, dans les eaux froides et presque opaques de la Mer de Barents, avec des secours qui n'arrivaient pas en raison de la tempête qui se déchaînait à cent mètres au-dessus de leur tête.

On ne sut jamais avec exactitude combien de temps les rescapés survécurent. Sans réacteurs, sans alimentation électrique, l'équipage fut vite plongé dans une obscurité totale et une température proche de zéro. Mais je pense toujours avec effroi à la lente agonie de ceux qui s'étaient

Muette

réfugiés à l'arrière du sous-marin. Ils furent vingt-trois à rester en vie dans des conditions abominables pendant quelques jours. Quand les secours arrivèrent à pénétrer dans le sous-marin, huit jours plus tard, on retrouva dans la poche de Dmitri Kolesnikov, lieutenant de vingt-sept ans, quelques lignes adressées à Olga, sa femme. Il dressait la liste des survivants et indiquait que leurs tentatives de sortie avaient échoué. Dans la partie rendue publique, il relate ainsi les dernières heures de l'équipage : « Il fait trop sombre pour écrire, mais je vais essayer au toucher. Il semble qu'il n'y ait pratiquement aucune chance, 10-20 %. J'espère qu'au moins quelqu'un lira ceci. Voici la liste de membres d'équipage des autres sections qui sont maintenant dans la neuvième et qui vont essayer de sortir. Salut à tous, pas besoin d'être désespérés. Kolesnikov. » Voilà ce que l'on sut du *Koursk* après coup.

Mais dès ce premier jour, il n'y avait aucun doute sur l'ampleur de la tragédie et nous avions beaucoup de mal à recueillir des informations, à organiser les directs et les duplex. C'est sans doute parce que ce drame était en train de se dérouler que j'étais si fébrile.

Ce soir-là, dans la précipitation, je suis descendue en plateau sans avoir pris mon

Cassée la voix

médicament. Je m'en suis aperçue alors que j'étais déjà assise dans le studio du journal télévisé, au moment du générique. J'ai paniqué. À l'instant où je disais : « Madame, monsieur, bonsoir », le cœur m'a manqué.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à ces hommes si jeunes, ces presque enfants en train de mourir au moment où je parlais. Ils étaient prisonniers de la mer... (de la mère ?) Et moi, assise bien au chaud, confortable, pomponnée comme une mule de concours avec juste ce qu'il faut de gravité dans le regard, je devais détailler leur tragédie... avec une précision chirurgicale, froide.

Alors, au moment où j'ai prononcé ces mots : « Les marins du *Koursk* », ma voix s'est brisée. J'ai cru que je n'allais pas pouvoir continuer. Je me voyais, comme dans un cauchemar, défaillir, avec l'impression de tomber d'une falaise imaginaire... Subitement, je n'ai plus été la présentatrice qui rendait compte d'une tragédie, mais une marionnette sans âme. J'étais incapable de me mettre à distance des faits et donc de faire mon travail d'information. Je n'étais plus une journaliste qui relate, mais une sorte de témoin impuissant. Je ne pouvais que ressentir mon propre vertige... J'ai vu défiler les événements comme dans un film. J'avais l'impression moi aussi d'être

Muette

en train de mourir... Et pourtant, au-delà de cet « océan » d'émotion, une part analysait quasi rationnellement la situation et ses conséquences : j'allais perdre mon emploi, être la risée de toute la profession. C'était la fin de tout, la fin de ma vie...

Et puis, dans mon cerveau, le cortex a pris le dessus sur le cerveau reptilien... Je me suis raccrochée à un semblant de cohérence de la situation : le sujet était tellement dramatique qu'il y avait quelques raisons à se sentir bouleversée. Alors j'ai pensé qu'il me fallait raccourcir mon texte et que, faute de pouvoir dissimuler mon émotion, elle serait au moins comprise, compte tenu du drame dont je parlais... Finalement, j'ai réussi à lancer le premier reportage.

Je me demande si ce n'est pas aussi pour ça que j'ai renoncé, plus ou moins consciemment, à présenter le journal. Parce que c'était devenu trop lourd et difficile. Si j'avais voulu rester à l'antenne, continuer à présenter, j'aurais pu me battre, mettre en avant mes scores d'audience. C'est un élément déterminant et je savais que la chaîne avait fait faire des études « qualitatives » sur moi qui révélaient une sympathie du public à mon égard. On mettait en avant mon style personnel et ironique, une certaine simplicité de ton. Oui, j'aurais pu aller plaider ma cause, faire

Cassée la voix

valoir mes bons résultats. Mais... « aller solliciter, expliquer, quémander ? Non merci ! Calculer, avoir peur, être blême ? Non merci ! Travailler à se construire un nom ? Non merci ! » Et comme mon héros Cyrano, « ne pas monter bien haut peut-être, mais tout seul ».

Il n'y avait pas que de l'orgueil dans cette attitude, il y avait aussi de la crainte et de la souffrance. C'était si douloureux de se retrouver en plateau. D'avoir toujours cette boule au ventre, ce goût de nausée dans la bouche, ces palpitements du cœur... Le seul exercice où je ne tremblais pas, c'étaient les interviews du matin dans « Les 4 vérités ». Sans doute parce que c'est la personne interrogée qui prend le risque, se dévoile, alors que l'intervieweur ne doit pas se mettre en avant (je sais, la pratique a un peu changé depuis...). Et puis, en interview, il faut d'abord écouter ; car les questions sont aussi posées en fonction des réponses (ou non-réponses) obtenues. C'est un rapport de force où il faut amener l'interlocuteur à dévoiler le fond de sa pensée (ce qui n'a rien à voir avec l'interrogatoire de type inquisitorial comme on le pratique maintenant). Donc, parce que je n'avais pas ces malaises dans *Télématin*, j'ai continué pendant près de quinze ans. C'était le seul moment où je pouvais m'asseoir devant une caméra sans avoir pris de médicament. Peut-être

Muette

aussi l'ambiance familiale, potache, me permettait-elle de garder mon trouble à distance... Et je savais qu'en cas de défaillance William Leymergie serait là pour me rattraper – comme un trapéziste sous le chapiteau... Pourtant, je n'en ai jamais rien dit à William.

Je n'en ai jamais rien dit à personne, d'ailleurs.

Qu'est-ce qui, dans mon enfance, a fait de moi cette petite fille inconsolée ? Et pourquoi se manifeste-t-elle, cette petite fille, à un moment de ma vie où, pourtant, tout s'accomplit : comme journaliste, en accédant à ce Saint-Graal qu'est le journal de 20 heures, et comme femme, en devenant enfin mère, même au prix d'immenses difficultés ?

Qu'est-ce qui a été dévasté dans mon enfance qui fait que, aujourd'hui encore, je continue à pleurer sans raison ? Je n'ai pas la réponse.

Je sais qu'il y a au fond de moi une enfant qui souffre en secret et qui, de temps en temps, prend possession de ma voix. Est-ce cette fillette qui pleure qui m'a poussée vers les autres, qui m'a donné envie d'être journaliste, de courir le monde, de changer de peau ?... C'est peut-être là toute mon histoire. Les personnes qui ont eu une enfance dévastée se réfugient dans l'altruisme, mais cette sollicitude a un coût psychique élevé car l'altruisme est douloureux aussi. C'est une

Cassée la voix

manière d'être qui donne un sens à la vie, mais au prix fort. Suis-je allée vers les autres pour m'oublier, moi ? Est-ce la maternité, en me renvoyant au rôle de ma mère, qui m'a rendue muette, parce qu'en tant que mère je n'ai pas d'existence ? Ne puis-je pas être autre chose qu'une petite fille désespérée ?

Est-ce lié à la mémoire ? À la place de ma mère ?

Pourquoi est-ce que je me sens tellement coupable tout le temps, comme si je n'arrivais jamais à faire assez pour eux, pour mes enfants, pour ceux que j'aime et, parfois même, pour l'autre, l'étranger auquel je tends la main, la personne que j'interviewe, le héros anonyme dont je raconte l'histoire ? Peut-être ai-je une capacité d'empathie avec les autres parce que je me sens coupable et que j'ai le sentiment de n'être jamais à ma place.

Ces troubles de la parole sont apparus au moment de la naissance de mes fils, mais aussi au moment où la maladie d'Alzheimer de maman a été évidente. N'est-ce pas ça aussi qui a été à l'origine de mon trouble ? Ne suis-je pas doublement coupable, coupable d'avoir revendiqué pour moi la maternité et de la vivre, coupable d'avoir plongé ma mère dans la maladie d'Alzheimer ?

Muette

Est-ce sa maladie qui a détruit ma voix ? Est-ce l'arrivée de mes enfants qui l'a rendue folle ? Est-ce la naissance de ses petits-enfants qui l'a détruite ? Est-ce parce que je n'étais pas prête au bouleversement de la maternité que je me suis sentie en imposture... ?

Ce livre reprend la narration interrompue il y a dix ans lorsque j'ai publié mon premier livre sur la maladie d'Alzheimer dont ma mère était atteinte. Si j'ai souhaité poursuivre le récit aujourd'hui, c'est pour témoigner aussi sur la difficulté de transmettre, de grandir. La maladie d'Alzheimer oblige l'entourage des malades à s'interroger sur l'irruption de la démence. Comment y faire face ? À quelle douleur enfantine nous renvoie-t-elle ?

Ceux qui connaissent l'histoire en retrouveront les passages essentiels, celle que j'ai vécue avec mon père, aujourd'hui décédé, et mes sœurs. Les autres découvriront une épreuve familiale toujours d'actualité. C'est en travaillant sur ce récit que j'ai compris que nous n'en avons pas fini avec les réactions en chaîne que provoque dans une famille l'irruption de la démence.

Il y a dix ans, on nommait à peine la maladie d'Alzheimer. Pendant des années, on en a parlé comme d'une dégénérescence, ce qu'elle est,

Cassée la voix

mais pas seulement ; c'est une démence, et ce mot est encore tabou dans certaines familles.

Car la démence n'en finit pas de fragmenter nos relations. Bien sûr, la maladie d'Alzheimer est une pathologie provoquée par une protéine qui court-circuite les neurones. Ça, c'est pour l'explication objective et scientifique. Mais ce qui est indicible avec les maladies mentales, c'est ce qu'elles révèlent, au sens photographique du terme, de nos relations.

Je pense que la démence de maman a creusé en nous des chagrins et des doutes qui ne peuvent pas s'apaiser. Sa mort a fini de tout faire exploser. Parce qu'elle a quitté la scène sans avoir pu nous parler une dernière fois, sans nous avoir dit qu'elle nous aimait, et que nous pouvions continuer à vivre sans elle.

Automne 1992

Les premiers signes

Depuis des mois, elle se plaignait de migraines, de bourdonnements dans les oreilles. À sa demande, elle a été admise à l'hôpital pour des examens de routine.

Papa et Geneviève, ma sœur aînée, l'ont accompagnée dans ce service de médecine générale où elle bénéficiait d'une chambre particulière. C'est là qu'elle a fait cette crise : elle s'est levée au milieu de la nuit pour partir, elle errait dans le couloir en chemise de nuit, cherchant la sortie, appelant au secours. Tout le personnel s'est mobilisé pour la maîtriser.

Elle a été interceptée par une infirmière qui l'a fermement ramenée dans sa chambre et l'y a enfermée, à clé ! L'interne de garde nous a raconté que maman voulait rentrer chez elle,

Muette

qu'elle appelait sa mère, qu'elle ne se souvenait ni de papa ni de sa vie actuelle.

Au matin, elle était encore très agitée, persuadée qu'on l'avait internée de force en psychiatrie. On a eu beau lui répéter que non, qu'elle se faisait des idées, que rien de tout cela n'était vrai, elle n'a pas pu accepter la réalité ; je crois que son comportement l'effrayait elle-même et qu'il lui fallait « inventer » une autre raison – un complot, bien sûr !

Ensuite, les médecins ont parlé de « bouffée délirante »...

De retour à la maison, dans la même logique de dénégation, elle a développé une sorte de syndrome de persécution, accusant papa ou Geneviève de lui vouloir du mal, de la faire passer pour folle, et de lui faire croire qu'elle était folle...

Elle a eu des colères spectaculaires, suivies de moments d'abattement intense. Elle pleurait pour un rien...

Je suis allée voir mes parents après cette première crise.

C'était l'automne. Et comme dans la chanson, il pleuvait sur Bordeaux ce jour-là. J'ai longé l'église Saint-Seurin... Je suis arrivée rue Georges-Mandel. La façade imposante et austère de la maison était plus triste que dans mon souvenir. La pluie, sans doute.

Les premiers signes

J'ai sonné. À travers la vitre dépolie de la porte d'entrée qui donne sur la rue, derrière les fers forgés, j'ai aperçu la silhouette floue de papa en haut des marches de l'entrée. Il a déclenché l'ouverture.

Il est venu à ma rencontre. J'ai reconnu le tintement des vitraux mal ajustés de la porte du vestibule. J'ai vivement monté les quatre marches. Je l'ai embrassé. C'était curieux, il me paraissait encore flou. J'ai accroché mon imper sur le portemanteau de cuivre qui couvre la moitié du mur de l'entrée.

La maison a toujours cette odeur singulière d'encaustique et d'humidité.

Papa m'accompagne jusqu'à ma chambre. Maman n'est pas encore levée. Il s'assied sur mon lit, pendant que je vide mon sac de voyage.

— Comment va-t-elle ?

— Ça dépend des jours. Parfois elle est de bonne humeur, parfois elle s'énerve pour un rien.

— Et l'hôpital ?

— Oh, ça ! Elle ne se souvient plus de rien. Mais elle répète qu'elle a tout le temps mal à la tête. Et puis elle se sent épiée en permanence, elle soupçonne tout et tout le monde.

Il a l'air si fatigué... Nous redescendons à la cuisine. Je veux préparer du café, mais depuis bien longtemps il ne boit plus que du café soluble. Moi,

je ne supporte pas. Pourtant, la cafetière italienne en acier est toujours là, qui ne demande qu'à siffler de nouveau. Pendant que je déniché un paquet de café moulu encore sous vide, il s'installe à la table de la cuisine.

Il est soucieux, grognon. Mais, bon, ça n'a rien d'exceptionnel. Je l'ai plus souvent vu taciturne et renfermé que gai et démonstratif. Bien sûr, il se sent coupable de l'avoir fait hospitaliser.

— Tu sais, papa, il ne faut pas te mettre martel en tête... Tu as fait ce que tu croyais devoir faire...

— Oui, peut-être, mais maintenant, elle se méfie de moi. Elle est persuadée que je veux me séparer d'elle... Si tu crois que c'est agréable !

— Mais c'est sans doute la suite de sa crise. Qu'est-ce qu'ils ont dit à l'hôpital ?

— Rien, ils n'ont rien dit. Tout est normal.

— Qu'est-ce qu'ils lui ont fait comme examen ? Un scanner, une IRM ?

— Je ne sais pas, moi ! C'est notre docteur qui a les résultats. Pour l'instant, on lui donne des tranquillisants.

— Tu es sûr que c'est ce qu'il lui faut ? Ne vaudrait-il pas mieux prendre un autre avis ?

— Ah non ! Ça suffit comme ça ! On voit bien que ce n'est pas toi qui vis ce calvaire au quotidien. Elle croit que le monde entier est ligué contre elle.